

## Rencontre publique avec Jean-François Matignon.

La rencontre avec Jean-François Matignon fut un grand moment pour les curieux. Ce soir du 23 janvier 2012, à l'École d'Art, les trois fées « *Création* », « *Programmation* » et « *Accueil* », représentées successivement par François de Banes Gardonne, Vincent Baudriller et Jean-Marc Ferrari, avaient parrainé avec bienveillance la rencontre. En effet, alors que le sujet semblait au premier abord énigmatique, voire difficile à comprendre, le courant était bien passé entre le public et Jean-François Matignon qui était accompagné par ses collaborateurs et acteurs Michèle Dorlhac, Sophie Mangin, Roland Pichaud et Sophie Vaude. Après une courte présentation, à deux reprises, ils liront plusieurs extraits de leur création *W/GB84* et s'interrompant, répondront aux questions des curieux.

À la lecture, l'intitulé de la création : *W/GB84* sonne comme une plaque d'immatriculation. En fait, cet intitulé fait simplement référence aux initiales ou aux titres de romans célèbres dans lesquels Jean-François Matignon a puisé du sensible et de la réflexion pour que sur le plateau mis à sa disposition « *l'infiniment petit puisse devenir l'infiniment grand* ». Le « *W* » se rapporte au *Woyzeck* de Büchner et *GB84* renvoie au roman du britannique David Peace (l'indication 84 n'a, bien entendu, rien à voir avec le département du Vaucluse bien qu'un quotidien régional a pu le signaler par erreur). Ce sont deux époques noires qui vont être associées dans un acte artistique original : l'Europe du début du XIX<sup>e</sup> siècle, et l'Angleterre des années 80 (1984). Afin de témoigner du temps d'un bouleversement culturel et sociétal, des ponts vont être jetés entre la trajectoire du soldat Woyzeck et celles des mineurs engagés dans la grève des « *Gueules noires* » qui les opposa Margaret Thatcher.

Jean-François Matignon reconnaît au spectacle vivant les moyens d'interroger l'histoire et l'humain. Il répondra bien volontiers aux questions des spectateurs pour expliciter sa création. Plusieurs membres du groupe Miroir sont intervenus. Les questions ont porté sur plusieurs sujets : Quel regard porte actuellement les Britanniques sur cette époque (Alain) ? Quelle est la position du spectateur pendant le spectacle (Jean-Louis) ? S'agit-il d'une réévaluation du discours politique et de la promotion de l'engagement politique ? Votre théâtre est-il un théâtre engagé ? N'y aurait-il plus d'espoir dans les « *champs* » présentés ? En réponse Jean-François Matignon évoqua l'acceptation actuelle par les Anglais de cet épisode de leur histoire sociale et industrielle et rappela qu'un film doit même sortir dans quelques mois faisant l'apologie de la Dame de Fer. Quant à la place du spectateur, il évoqua Mme Bovary : Le plateau est pour lui « *un espace d'où la parole s'adresse au monde* », le lecteur est toujours capable de juger le discours présenté et d'avoir son propre point de vue sur la qualité artistique de ce qui lui est proposé.

*W/GB84* met en scène le moment d'une mise à mort. Celle d'une « *culture de solidarité par le métier* » qui va s'effacer devant la culture plus impersonnelle de la « *finance et de la mondialisation* ». Il s'agit d'un moment qui a changé

l'histoire du monde politique et social Occidental ; et « *cela ne s'est pas passé devant une tasse de thé* » dira Jean-François Matignon. Politique sans oublier d'être poétique, rageur sans être désabusé, en proposant un raccourci temporel saisissant, le théâtre de Jean-François Matignon fait dialoguer Büchner avec David Peace et révèle ainsi d'intemporelles questions que se pose l'homme en société : « *Que nous sommes capables de supporter, nous, manipulés, nous, brisés par ces litanies de puissants aux exigences sans limites au service d'intérêts officiels ou anonymes* » ? Pourquoi alors faire dialoguer « *le bourreau et la victime, celui qui tue et celui qui est tué* » ? Parce qu'il « *y a des époques où des moments où il se passe des choses bouleversantes, des instants de mystère, comme cela peut se produire devant un tableau de Francis Bacon* », dira Jean-François Matignon.

Sans faire un parallèle entre la blessure sociale et la blessure intime du personnage principal, Jean-François Matignon va mettre en lumière ceux qui n'ont plus que la violence pour panser leurs blessures. En effet, sa création met en scène l'histoire douloureuse de Martin qui pourrait aussi bien se passer en 1984 qu'en 1837. Comme Woyzeck, Martin se noie dans un univers (celui de Peace) qui semble aspiré par un gouffre sans fond. Aurait-il été effleuré par l'aile de la terreur et, selon les mots acérés de David Peace, serait-il condamné à « *courir à travers le monde comme un rasoir ouvert* ». Quelle sera sa capacité de résistance alors qu'autour de lui « *ça devient si sombre qu'on dirait qu'on est aveugle* ».

Rappelons que pour satisfaire les besoins de sa femme Marie, et de leur fils, Woyzeck sert de cobaye au docteur et de subalterne au capitaine de la garnison. Les mauvais traitements, dont il fait l'objet et la prise de conscience de son vécu, le font sombrer dans la folie. Par jalousie ou pour exister, lorsqu'il soupçonne Marie de fréquenter le tambour-major, il la tue. Jean-François Matignon rappellera que l'enfance de Peace aura été marquée par l'époque de l'éventreur du Yorkshire. Il était terrorisé à l'idée que son père instituteur pouvait être ce tueur que toutes les polices recherchaient.

Est-il possible de vivre dans un monde borné et de s'accommoder d'une existence sans idéal ? Jean-François Matignon ne pense pas que son théâtre soit véritablement un théâtre engagé. Ceci peut-être par humilité ou parce qu'il réalise une écriture de plateau tout en manifestant un grand respect pour les écrivains qui sont pour lui une source d'inspiration. « *Le temps du plateau, c'est le temps de la vie, il n'y a pas de désespoir dans la création* », dira-t-il. Une spectatrice (Maude) prit alors la parole pour dire tout le plaisir qu'elle avait eu à être présente ce soir. Elle manifesta son intention d'aller voir ce spectacle qui pose avec courage, selon elle, la question du héros et qui réinjecte le politique sur le plateau. Ce spectacle était selon ses dires une interrogation sur le bien et le mal, et une façon de traiter le temps porteur de moments vécus.

Son intervention a été suivie par les applaudissements de la salle. En réponse Jean-François Matignon rappela que dimanche au théâtre des Carmes où

s'effectuent les répétitions, de larges extraits du spectacle seront donnés. Après cette invitation, pour poursuivre leurs échanges et pour avoir la possibilité de s'adresser plus directement aux artistes et aux directions du Festival, de l'École d'Art et de la Chartreuse, les curieux se sont dirigés vers le sympathique buffet qui avait été préparé à leur intention.

### **Conclusion personnelle.**

Pour moi cette rencontre était non seulement opportune mais particulièrement intéressante pour plusieurs raisons. D'abord parce qu'il était question du changement sociétal des années quatre-vingt et plus personne ne semble douter actuellement de la nécessité de remettre en question la culture dominante de ces années. Cette remise en cause s'exprime sur tous les continents avec plus ou moins de violence. Cette rencontre s'inscrit bien dans la suite logique des Festivals précédents qui, tout en valorisant les ressources culturelles de la Région (Jean-François Matignon est un enfant du pays), évoquaient déjà le dialogue des cultures (2010), les libertés individuelles au regard de l'environnement familial ou sociétal (2011). Prendre conscience des ruptures culturelles qui, à l'issue d'un conflit, peuvent réduire à rien le rapport que l'individu peut avoir avec le monde extérieur, n'est-ce pas se poser la question de ce qui nous appartient en propre dans la conscience que nous avons de nous-mêmes ? Bonne conscience, mauvaise conscience, quand est-il avec le temps de la valeur morale de nos actions, voire de nos choix ?

Il nous faut travailler pour vivre, et gagner notre vie en produisant les biens et les services dont nous avons collectivement besoin. Le travail, s'il n'est pas d'abord célébré comme un devoir moral (ou une corvée, voire une souffrance pour certains), est souvent présenté comme une dimension essentielle, constitutive de la représentation de l'Homme. Il est en effet ce par quoi nous prenons place dans la société. Il constitue notre contribution et garantit notre inscription dans un effort commun. Doit-on, pour autant, refuser l'adaptation et l'évolution des techniques et résister en prenant son environnement en otage ? Le progrès n'est pas toujours présent au résultat de l'effort des hommes. On sait par ailleurs que la mainmise de l'homme sur la nature menace de retourner le travail et les techniques contre l'homme lui-même.



*Billet de 10 livres – Illustration Darwin  
Bank of England*



*Kandinsky - Composition IX, 1936  
Huile sur toile, 113,5 x 195 cm*

Le pouvoir politique a pour objet de régir la vie de la communauté et d'assurer sa subsistance. Il doit assurer la sécurité des individus et a le devoir de les protéger contre toute violence, physique ou morale, pouvant porter atteinte à leur personne. Or, en dépit du pacte contracté par le citoyen qui délègue une partie de sa liberté pour que le pouvoir politique exerce la violence en son nom, force est de constater que les lois peuvent être transgressées. La violence surgit avec le sentiment d'injustice ou lorsque l'individu a le sentiment que ses droits sont bafoués. Elle éclate lorsque l'individu se sent privé d'interlocuteurs identifiables et qu'il n'a plus que ce recours pour exprimer son désarroi et sa colère. La violence incontrôlable ne serait-elle alors que l'expression d'une violence animale ? La violence peut-elle réprimer la violence ? Est-ce là, une façon de légitimer le terrorisme ou la tyrannie ?

Étant donné la culture qui prévalait en Grande-Bretagne dans les années 80, était-il possible de prévoir une autre issue au bras de fer qui opposait 150 000 « Gueules Noires » conduits par leur chef Arthur Scargill à la « Dame de Fer » ? Cette dernière avait pris toutes dispositions pour éviter la paralysie de l'économie pendant l'hiver 1985 et le conflit finit par tourner progressivement à son avantage. Le 3 mars 1985, presque un an après le début des hostilités, des délégués du syndicat des mineurs de la NUM ([National Union of Mineworkers](#)) réunis en conférence nationale votent en faveur de la fin de la grève. Ils n'avaient rien, strictement rien, obtenu et 20 000 mineurs vont perdre leur emploi. Le mouvement syndical sortira très affaibli par ce conflit qui constitua temporairement une victoire pour la première ministre Thatcher pour qui durant le conflit rien ne devait prévaloir contre un gouvernement légitimement élu. Un moment très fort s'était inscrit dans l'histoire des relations industrielles d'un pays qui affiche sur son billet de 10 livres la figure de Darwin pour qui, rappelons-le, la sélection naturelle est le moteur de l'évolution des espèces.

Au-delà de la présentation de l'intégralité du discours de Thatcher pour qui il n'y avait pas d'alternative et celle au jour le jour du combat syndicaliste d'Arthur Scargill, il y a Martin, un personnage fictif de mineur. Martin est le fil conducteur des grévistes au parcours de vie proche de celui de Woyzeck. C'est peut-être sur cet anonyme que se tourneront les regards des spectateurs qui, sans même s'en rendre compte, se poseront la question du sens du sacrifice que l'on consent à faire. Comment répartir ses efforts (ou même offrir sa vie) dans un monde plus prompt à désigner un bouc émissaire qu'à faire preuve de courage et d'intelligence ? En faisant référence à Artaud (à son théâtre de la cruauté), à Grotowski et à Bergman, Jean-François Maignon poussera-t-il ses acteurs à l'extrême pour explorer l'arbitraire de la souffrance et de la mort et ce qu'elles projettent sur autrui : terreur, rejet, et compassion ?

Les Marxistes et les Libéraux auraient-ils en commun le fait d'avoir mis l'histoire de la vie privée hors du champ politique ? En centrant sa pensée sur la « *dynamique positive de l'Éros* » comme les surréalistes ont pu le faire, Jean-

François Matignon, souhaite-t-il dompter au moyen de son art « *l'altérité inquiétante* » de l'inconscient ? En tout état de cause, il semble vouloir prendre appui sur les ressorts puissants que constituent les relations humaines plus que sur les thèmes de la Nation ou des Utopies révolutionnaires de nos parents et grands-parents.

Jean-François Matignon sollicite notre faculté de connaître et notre désir de comprendre, ces nécessités intérieures qu'actualise l'œuvre d'art et qui, pour Kandinsky, seraient porteuse d'une vérité spirituelle.

Le vendredi 27 janvier. Alain Maldonado.